

L'on honore est si souvent un jeune homme, si rarement un vieillard, où la douleur paternelle parle si souvent, où la douleur filiale tient si peu de place, attestent bien qu'alors comme toujours, mais bien plus alors qu'aux autres époques, l'affection était sujette à descendre, peu à remonter.

J'insiste sur tout ceci parce qu'il commence à se former parmi nous une école qui ne conteste pas seulement au christianisme sa vérité, mais sa puissance morale. On trouve charmant de dire que depuis Constantin César jusqu'au 14 juillet 1789, le progrès moral a été médiocre, et que les hommes des temps païens étaient de bien aussi honnêtes gens que ce qu'on appelle les ascètes, les mystiques, les anachorètes de la loi chrétienne. Voilà pourtant ce qu'ils étaient. Sans trop nous vanter, nous qui sommes encore un peu chrétiens et nos pères qui l'étaient un peu davantage, sommes-nous semblables à ces gens-là ? Sommes-nous aussi malhonnêtes gens ? L'argent est-il chez nous aussi difficile à mettre à l'abri des voleurs ? Le serment est-il aussi souvent requis (sauf en matière politique où nous en faisons abus) et aussi inutilement requis ? Avons-nous aussi peu de respect pour nous-mêmes ? Nous prosternons-nous aussi bas devant le riche qui nous donne à diner, ou devant le vieillard dont nous ambitionnons l'héritage ? Sommes-nous aussi peu humains ? Sommes-nous législateurs aussi durs, maîtres aussi cruels, pères aussi despotes, fils aussi ingrats que les Romains du temps de Marc Aurèle ou même les Romains du temps de Caton ?

Certes, nous avons, et nous avons eu à toutes les époques, nos crimes, nos vices, nos corruptions, c'est-à-dire que, nous chrétiens, nous avons été souvent bien peu chrétiens. Nous avons parfois terriblement maltraité et

outragé la pauvre chair humaine ; nous avons été parfois despotes bien durs et sujets bien abjects ; quand nous avons eu des esclaves, l'esclavage n'a guère été plus beau à voir chez nous qu'il ne l'était chez les païens. J'avoue tout cela. Il y a cependant deux choses entre autres que les sociétés modernes (je ne dis pas les individus) n'ont jamais pratiquées ; deux choses qui, chez nous, ont toujours été pour la masse honnête ou malhonnête, des choses abominables ; et avec lesquelles, au contraire, les anciens, même les plus honnêtes, même les plus vertueux, même les contemporains, les amis et les précepteurs de Trajan et de Marc Aurèle, se déclarent parfaitement familiarisés, qu'ils traitent fort légèrement, comme choses habituelles, journalières, indifférentes, eux sages, eux philosophes, eux stoïciens, eux rigoristes. L'une de ces choses, c'est l'usage des combats de gladiateurs ; l'autre, c'est cette dépravation de mœurs qui a à peine un nom dans les langues modernes et que nous rencontrons à chaque pas dans l'antiquité.

Sur la première question, tout a été dit. L'agonie humaine, arrangée et préméditée, qu'elle s'appelât combat ou supplice, donnée aux hommes comme spectacle et divertissement, comme le plus agréable et le plus recherché de tous les divertissements, c'est là une habitude qui, on doit le reconnaître, n'a pas son équivalent chez les peuples chrétiens. Aux époques que nous racontons, cette habitude était-elle ou non en progrès ? Sans doute il y avait eu, dans la bouche de Sénèque, une protestation très-noble et très-décidée, mais à peu près unique. Sans doute, il y eut de là part de Marc Aurèle une très-honorable tentative pour restreindre, je peux même dire, pour abolir les combats de gladiateurs. Cela est vrai ; mais d'un autre côté, Trajan, le clé-



ment Trajan, dépassant d'un bond tous ses prédécesseurs, donnait dix mille gladiateurs à la fois, aux applaudissements de Pline le Jeune<sup>1</sup>, ce vertueux et philanthropique écrivain. Mais le goût des spectacles sanglants gagnait même les pays qui les avaient jadis rejetés : la miséricordieuse Grèce, quoi que pût dire le philosophe Démonax, désertait l'autel de la Pitié pour courir aux jeux des mirmillons et des essédaires ; Athènes, la compatissante ville d'Athènes, installait au pied de l'Acropolis et au lieu même où siégeaient ses pontifes, l'arène des gladiateurs ; elle repoussait, huait, chassait de ses murs un illustre philosophe romain qui lui déconseillait ces sanglantes fêtes<sup>2</sup>. Mais enfin, la tentative de Marc Aurèle, si honorable qu'elle fût, ne devait pas être de longue durée ; il laissait après lui son fils Commode pour y

<sup>1</sup> Voici ce que dit à ce sujet Pline, cette âme douce, cet ami si bienveillant, cet homme aux affections touchantes, ce maître si bon pour ses esclaves : « Tu nous a montré, dit-il à son empereur, un spectacle qui n'avait rien d'efféminé, rien de mou, rien qui fût fait pour énerver les âmes, propre au contraire à nous enseigner le mépris des blessures et de la mort, puisque, même dans des esclaves et des coupables, il nous montrait l'amour de la gloire et le désir de vaincre. » (*Panég.*, 33.) Il écrit aussi à un de ses amis : « Tu as bien fait de promettre aux habitants de Vérone des jeux de gladiateurs... Tu devais cela à la mémoire d'une épouse chérie et honorée ; nul spectacle n'était plus convenable dans une fête funèbre. D'ailleurs, on te le demandait si unanimement, qu'un refus n'eût pas été fermé, mais duré !... » (VI, 34.)

<sup>2</sup> Dion Chrysost., *Rhodiaca. Orat.*, 31 (p. 347 et s.) ; Plutarque, *Ad eos qui remp.*, 26. — Gladiateurs à Platée, Apulée, *Métam.*, IV. — à Corinthe, Dion Chrysost. — Le mot de Démonax à Athènes. Lucien, *Démonax*, 57. — Inscriptions grecques portant les mots ἐπιδαριος, μυρμιλλων, ορξάζ. Orelli, 2654. — On voit, par le passage cité de Plutarque, que le peuple, dans les villes grecques, demandait des gladiateurs à ses magistrats, et que ceux-ci eussent eu grand-peine à les lui refuser. Une inscription en vers grecs, découverte dans un village de l'Achaïe, est l'épithaphe d'un jeune homme qui aurait été tué sur l'arène à l'époque où, la première fois en ce pays, on commença à se servir dans les jeux de glaives aiguisés au lieu de glaives émoussés. *Antiquités helléniques*, par M. Rangabé, n. 2218.

mettre un terme, et Commode devait amplement dédommager le parterre romain des quelques gouttes de sang que son père avait eu l'impertinence de lui disputer.

Sur l'autre question, les érudits savent bien ce qui en est et quelle était l'intensité du mal ; mais les érudits sont discrets. La pudeur qui nous empêche de décrire la plaie ne doit pourtant pas nous empêcher de la sonder ; nous pouvons en dire, non le détail, mais l'étendue. Sans faire appel à la sainte et apostolique hardiesse dont S. Paul nous donne l'exemple, un seul mot suffira. La place que tient dans les sociétés modernes l'amour légitime ou l'amour simplement coupable, un amour monstrueux la tenait dans les sociétés gréco-romaines. Il était aussi public, aussi souvent avoué, il trouvait dans les lois la même impunité, la même indulgence, le même encouragement et plus encore. Il excitait les mêmes passions, les mêmes extravagances, les mêmes jalousies, les mêmes colères, les mêmes vengeances ; comme l'autre amour, il jetait l'or et il le recueillait, il versait le sang d'autrui et parfois il donnait le sien ; car il s'y mêlait les mêmes instincts cupides et les mêmes sentiments désintéressés, les mêmes trafics et les mêmes tendresses, le même égoïsme et parfois aussi les mêmes dévouements. La poésie lui apportait les mêmes embellissements, le roman les mêmes charmes ; la sculpture, la peinture, la musique les mêmes parures ; le théâtre les mêmes séductions ; le sentiment lui prêtait toutes ses quintessences et toutes ses prétentions éthérées ; la philosophie ses plus subtiles et ses plus séduisantes théories. Il y avait en sa faveur et des codes législatifs et des chefs-d'œuvre d'art et de ces traités philosophiques comme celui de Platon *Sur l'amour*, traité plein d'une



morale sentimentale, romanesque, mystique, platonique, et où le nom d'une femme n'est pas même prononcé. Cet amour était, en un mot, autant et plus que l'amour moderne ne l'a jamais été, le protégé de la politique, des arts, de la science, du génie.

Par suite, la loi de cet amour était aussi universellement, que dis-je, bien plus universellement subie<sup>1</sup>. Les plus grands génies et les plus grands hommes, Socrate, Platon, Zénon, Aristote, Virgile, César, Cicéron, Trajan, Pline le Jeune, Antonin, Marc Aurèle lui-même peut-être, en sont demeurés entachés. Le poète Ovide, l'empereur Claude et un peu plus tard Alexandre Sévère sont les seuls personnages de l'antiquité, si je ne me trompe, que l'histoire absolve d'une manière affirmative. Quelques bons modernes veulent bien croire à une sorte de platonisme chez les hommes célèbres ainsi entachés. Plutarque, moins charitable, se raille de ce platonisme, et Platon lui-même le déclare à peu près impossible. Tout au contraire, cette turpitude a été tout particulièrement le lot des sages, des savants, des hommes intellectuels, des philosophes : « Le mariage, dit Lucien, est bon pour le vulgaire; aux philosophes il faut autre chose. » Cette turpitude, disons-le même, avait été pour la Grèce un des fruits de son progrès intellectuel. La Grèce barbare n'avait pas cru nécessaire de s'effrayer du nombre de ses laboureurs, de ses guerriers et de ses matelots : c'est la Grèce politique, patriotique et

<sup>1</sup> Voy. comme on en parle familièrement et à titre de chose habituelle, même les écrivains les plus purs, Epict., *Diss.*, III, 5; *Enchir.*, 10; Marc Aurèle, XI, 15; Fronton, *Ep. à la mère de César* (éd. Mai, p. 401); comment on l'assimile à l'amour vulgaire, Epictète, *ibid.*; Horace... Dion Chrys., *Or.*, III, *de Regno*; Sénèque; et, au sujet de l'éducation, Plutarque, *De educandis liberis*; p. 11, D.

républicaine, formée par des sages comme Solon et Lycurgue, qui devina par avance la théorie de Malthus, et, tremblant de voir trop de citoyens dans la cité, vota des honneurs, des encouragements et jusqu'à des temples aux vices qui ne risquaient pas d'accroître le nombre des citoyens. La Grèce homérique, brutale, mais non monstrueuse dans ses passions, avait vu la seule Hébé verser dans l'Olympe l'ambrosie aux Dieux : c'est la Grèce philosophique et civilisée qui, par un mythe significatif, bafoua Hébé, la tint en mépris et mit Ganymède à sa place<sup>1</sup>. Ce vice, en effet, était un vice d'âmes orgueilleuses et hautaines plus encore que d'âmes vulgaires et fragiles. Saint Paul le dit, c'était le fait d'hommes qui « s'étaient évanouis dans leurs pensées et dont le cœur insensé s'était obscurci, qui s'étaient dits sages et étaient devenus insensés »..... et que, pour les punir, « Dieu avait livré aux immondes désirs de leurs cœurs, à leurs passions d'ignominie, de sorte qu'eux-mêmes outragèrent leurs propres corps et reçurent par la honte le salaire de leurs égarements<sup>2</sup>. » Cette tache épouvantable restera la honte de la Grèce, l'opprobre de Rome, la condamnation, quand il n'y en aurait pas d'autre, de toute gloire et de toute sagesse placées en dehors de la loi chrétienne.

Or l'époque Antonine n'avait pas, à cet égard, modifié profondément l'antiquité. Nous avons vu, au milieu de bien des contradictions et des réticences, une tentative de protestation chez Plutarque, telle que la Grèce ne l'avait guère essayée encore. Nous avons vu cette protestation

<sup>1</sup> Cette fable de Ganymède, « tout le monde accuse les Crétois de l'avoir inventée. Jupiter passant pour l'auteur de leurs lois, ils ont mis cette fable sur son compte, afin de protéger leurs voluptés par son exemple. » Platon, *des Lois*, I, 8.

<sup>2</sup> *Rom.*, xxi, 27.



chez Maxime de Tyr, plus nette, mais associée à la chimère d'un amour platonique, impossible et dangereux. A la cour d'Antonin et surtout chez Marc Aurèle, nous avons vu un noble effort pour secouer le joug; mais cette révolte ou cette délivrance demeurera individuelle. Le siècle paraît s'en être à peine ressenti. Sous Commode, sous Caracalla, sous Élagabal, nous retrouvons les vices de Néron et d'Hadrien, poussés plus loin encore et arrivant par leur cynisme, leur étalage, leurs proportions gigantesques et fastueuses, à la folie, au délire, à l'impossibilité. Cela n'a pas plus disparu que n'ont disparu les gladiateurs; il y a là deux ineffaçables stigmates au front de l'antiquité, qui sépareront toujours la société païenne, même la meilleure, de la société chrétienne, même la pire.

Enfin (c'est par là qu'il faut toujours finir) vient la conclusion naturelle, sinon logique, de cet abaissement et de cette corruption: la manie du suicide<sup>1</sup>. Il faut être juste pourtant: au temps que nous décrivons, Épictète la

<sup>1</sup> « Le philosophe Euphrate meurt de mort volontaire, Hadrien lui ayant permis, à cause de son âge et de sa santé, de boire la ciguë. » Xiphilin, LXIX, 8.

Autres suicides prémédités et annoncés: de Coccéius Nerva sous Tibère, Tac., *Annal.*, VI, 26; — de Marcellinus, Sénèque, *Ep.*, 77; — d'Arria, Pline, *Ep.*, III, 16; — d'Ariston, *id.*, I, 22; — de Silius Italicus, *id.*, III, 7; — de Corellius Rufus, *id.*, I, 12; — d'une femme et de son mari près de Côme, VI, 24; — du rhéteur Albutius Silus, Suétone, *de Claris rhetor.*, 6; — d'Atticus, l'ami de Cicéron, très-analogue au suicide de Corellius. Cornél. Népos, in *Attico*, in fine. Voy. *les Césars, Tableau*, etc., liv. III, ch. iv, t. III, p. 281.

Sur le suicide par ennui: Lucien, *Charron et Ménippe*. — Aristote est très-net contre le suicide: « Celui qui se tue désobéit à la loi et fait tort à la cité. » *Ethic.*, V. — Les jurisconsultes romains attachent au suicide la peine de la confiscation, mais dans le cas seulement où le suicide a été commis pour échapper à une condamnation. Paul, V; Suét., XII, 1; *Digeste*, XLVIII, 21, liv. III.

combat, moins pleinement que ne l'ont fait Pythagore, Socrate, Aristote, mais d'une manière très-remarquable pour son siècle. Il suppose ses disciples las de supporter les maux de la vie, le suppliant de leur ouvrir cette porte pour en sortir: « Laisse-nous, disent-ils, retourner là d'où nous venons. » Épictète aimerait, il l'avoue, ce désir et cette demande; mais il ne l'accorderait pas: « Hommes, dirait-il, attendez Dieu; quand il vous aura donné le signal et qu'il vous aura rappelés de l'exil, vous irez à lui; pour le moment, supportez cette demeure où il vous a placés. Le temps ne sera pas long; il ne sera pas difficile à supporter pour ceux qui sont animés de la vraie sagesse. Demeurez donc et ne partez pas comme des insensés<sup>1</sup>. »

Seulement, et la pratique des philosophes et surtout les admirations de l'opinion étaient toujours contraires à cette maxime. On ne se tuait plus, comme sous Tibère, par peur du tyran ou par suite de cette tristesse et de cet ennui mortel propre à une société à la fois rassasiée et menacée. Mais on continuait à se tuer par peur du mal physique; on mourait faute de savoir souffrir. Dion Chrysostome admire le suicide d'Hercule; c'est bien le type des suicides de ce temps-là. On posait à son médecin la question de savoir si on pouvait guérir, si cette douleur aurait un terme. En vue de ce terme on eût consenti à souffrir; mais si la réponse était *non*, on convoquait ses parents et ses amis, on leur faisait part de sa résolution, quelquefois on la discutait avec eux. Quand le parti était pris, on s'enfermait, on ne mangeait plus et on répondait à toutes les prières: *Κέχοιχα*, j'ai prononcé. Corellius Rufus avait toute espèce

<sup>1</sup> *Ἀλογιστως*, apud Arrian., I, 9.



de raison de vivre, une conscience pure, dit Pline, une réputation excellente, une fille, une femme, un petit-fils, des sœurs, de vrais amis ; mais il avait la goutte. Et ce mal auquel, depuis trente-trois ans, il avait dû s'accoutumer, le dégoûta assez de sa conscience, de sa réputation, de sa femme et de ses amis pour qu'il se donnât la mort. Que pense à ce sujet le sage Marc Aurèle ? Il hésite, il se contredit ; il est, comme il lui arrive souvent, obscur ; mais, somme toute, il ne blâme pas le suicide. Sa philosophie ne remonte pas à la hauteur où étaient Pythagore, Socrate et même Epicète.

Terminons ici ce triste bilan de la plus belle époque de l'empire romain. Je n'ai certes pas nié les vertus des Césars du second siècle, ni la paix qu'ils ont donnée au monde, ni le progrès même moral, que, sous l'influence indirecte de l'enseignement chrétien, l'empire a pu faire dans ce temps qu'on a appelé son âge d'or. Et cependant la dynastie antonine n'a guère été qu'un heureux accident prolongé par un vrai miracle de la bonté divine. Elle n'a fermé ni l'arène des gladiateurs, ni l'ergastule des esclaves, ni le bouge obscène et sanglant de l'incantateur, ni le temple de Moloch, ni celui de Cotytto. En un mot, elle a laissé l'antiquité avec tous ses vices dominants à peine atténués, avec toutes ses plaies commençant à peine à guérir.

Il fallait une autre main pour panser de telles blessures. Les plaies morales et matérielles du monde avaient besoin de plusieurs siècles de traitement chrétien. Ce ne fut guère qu'au neuvième ou au dixième siècle que le sol de l'Europe, rendu par les moines à la culture, posséda de nouveau cette population nombreuse et robuste qu'il avait perdue sous l'influence de la conquête romaine. Ce ne fut guère

qu'à la même époque que l'esclavage put être tenu pour à peu près effacé ; que le commerce libre, et la libre industrie trouvèrent assez de protection dans les lois, assez de spontanéité dans la vie humaine, assez de garantie dans l'honnêteté publique pour produire ce développement qui, après les croisades, apparaîtra si fécond. Ce fut aussi vers le même temps que la dignité chrétienne, déjà acquise à l'homme par son baptême, passa de l'Église dans la vie civile sous le nom de dignité chevaleresque et féodale ; que l'obéissance, la dépendance, le service, n'entraînèrent plus ni la servilité ni le mépris ; qu'à l'opposé de la vie païenne où il n'y avait, à vrai dire, d'honneur pour personne, il y eut pour tout le monde, depuis le chef du saint-empire romain jusqu'au dernier serf du dernier feudataire, un honneur à gagner et à garder.

Mais si les réformes de l'ordre politique et social ont dû être lentes, les réformes morales proprement dites et qui ressortent plus directement du christianisme ont pu être plus promptes. Ainsi, dès les premiers jours du christianisme puissant et accepté, on a vu la famille perdre sa férocité antique, la méfiance tyrannique du père et les coupables espérances du fils n'être plus qu'une exception rare et presque inouïe ; le serment devenir plus efficace en même temps qu'il devenait moins fréquent. Les combats de gladiateurs n'ont pas tenu contre un siècle de christianisme, et pour arrêter ces boucheries qui duraient depuis quatre cents années sur cent ou deux cents amphithéâtres, le sang d'un moine martyr a suffi. La turpitude des mœurs antiques n'a pas tenu plus longtemps, et, découronnée de l'éclatante et universelle publicité que le paganisme lui avait faite, elle est tombée subitement à l'état d'exception